

Decameron

Cinquième semaine

Dioneo II

Iconographie.

Comme à toutes les semaines, voici d'abord quelques images qui peuvent éclairer l'œuvre que nous lisons ensemble. Il s'agit d'images de Boccaccio, comme lors de la deuxième semaine, mais cette fois de Boccaccio qu'on place dans un contexte historique.



La première image, créée par le peintre anglais William Bell Scott, un autre peintre anglais qui est associé de loin à l'école des préraphaélites. Il représente Boccaccio auprès de la fille de Dante ; comme on le voit, sa fille

est devenue une nonne. Car selon certaines informations plus ou moins solides, Boccaccio aurait visité la fille de Dante à Ravenne. Si le fait historique est peu sûr, l'admiration de Boccaccio pour Dante est une certitude bétonnée.

Pour ce qui est de la peinture elle-même, je note qu'il y a d'un côté un monsieur raffiné et de l'autre côté une nonne. Cette scène pose pour moi la question de la position religieuse de Boccaccio. Il me semble clair que l'auteur du *Decameron* est très critique envers le christianisme catholique, du moins si on tient compte du ton et du contenu de plusieurs des nouvelles. Sa critique, je l'ai dit, et je le répéterai vise non seulement sur l'institution, mais aussi, mais surtout l'idée de la vie humaine que porte le christianisme et dont il fait l'apologie.

Cette image comporte aussi une possibilité qui est au cœur du *Decameron*, soit une conversion qui fait qu'on retourne à l'église après avoir essayé de la quitter, comme font d'ailleurs les protagonistes de l'œuvre. En tout cas, on dit aussi que Boccaccio aurait connu une crise religieuse vers la fin de sa vie, crise assez importante pour qu'il ait voulu détruire son œuvre, soit sa poésie et son *Decameron*. Je note qu'il ne l'a pas fait, et on dit qu'il ne l'a pas fait en raison de l'influence de Petrarca. Mais je suis d'avis que cette possibilité, ce revirement, doit être examinée en lisant son œuvre.



La deuxième image, du peintre belge Gustaf Wappers qui a peint durant le dix-neuvième siècle, montre Boccaccio racontant une histoire à une belle jeune femme en petite tenue, ou plutôt lui lisant un manuscrit. Encore une fois, le fait historique est moins que sûr. Mais on prétend que durant son séjour à Naples, Boccaccio serait tombé amoureux (un amour réciproqué) d'une des filles du roi de Naples, soit la princesse Jeanne de Naples. Elle serait même l'originale du personnage de Fiammetta qu'on retrouve dans quelques œuvres de Boccaccio.

L'image est intéressante pour les lecteurs du *Decameron* parce qu'on trouve une nouvelle version de la situation simplifiée du récit cadre de l'œuvre : un jeune homme raconte une histoire à une jeune femme bien attentive, qui est accompagnée de sa servante ; celle-ci est elle aussi sous le charme de ses mots, au point de prendre presque toute la place sur le lit de sa maîtresse. Cette scène devrait rappeler aux lecteurs du

Decameron qu'il y a des opérations de séduction qui ont lieu durant les récits et qu'un narrateur peut viser une personne ou même plusieurs en même temps.



La troisième peinture est une des plus célèbres de l'histoire de l'art. Il s'agit du *Parnasse* de Raphaël, qui se trouve dans les *Stanze di Raffaello*, qu'on visite juste avant d'arrivée à la chapelle Sistine. Cette peinture qui porte sur les producteurs de fiction, se trouve à côté de la peinture *l'École d'Athènes* qui représente les philosophes et *le Miracle du Saint-Sacrement* qui représente les théologiens.

Dans cette peinture-ci, on se trouve donc avec le dieu Apollon entouré des muses et de plusieurs grands auteurs. On voit Homère et Virgile, mais aussi Dante, Petrarca et Boccaccio. Plusieurs experts prétendent, et je crois qu'ils ont raison, que l'image presque cachée, mais qu'on trouve tout près d'Apollon, est un

égoportrait du peintre. En tout cas, il est sûr qu'il apparaît dans les deux autres peintures des *Stanze*.

Je tiens à signaler que selon Raffaello Sanzio, Boccaccio, et Dante, et Petrarca, se trouvent avec les plus grands poètes de la civilisation gréco-romaine, mais aussi avec les dieux païens. Il me semble que ce choix artistique implique une compréhension du personnage historique, mais aussi peut-être d'un personnage inventé par Boccaccio, celui qui porte le nom Dioneo.

Ce qui fut fait.

La semaine dernière, j'ai présenté un portrait de Neifile, et j'ai commencé l'analyse du personnage de Dioneo.

Je ne répéterai pas ce que j'ai dit de Neifile, si ce n'est pour rappeler qu'elle est aimée (c'est Boccaccio qui le dit, et elle le reconnaît dans sa chanson, alors qu'elle parle de son bonheur amoureux et de la stabilité de cet amour), mais qu'il est assez difficile à saisir par qui elle est aimée. Ma suggestion, que son amoureux est Dioneo, est au moins paradoxale, et exige qu'on connaisse mieux ce dernier personnage.

Or quand on examine Dioneo, avant même de lire ses nouvelles, on voit en lui un être hors norme, et ce de façon pour ainsi dire systématique. Je l'ai appelé le transgresseur, mais bien d'autres mots pourraient être utilisés. En tout cas, il est difficile d'affirmer que quelqu'un est par système hors système, tout comme il est difficile d'imaginer comme un anarchiste peut créer une organisation d'anarchistes. Pourtant il semble qu'il faille imaginer cette contradiction pour saisir qui est Dioneo.

Le signe le plus clair de l'anormalité normalisée de Dioneo est le fait qu'il raconte la dernière histoire de chaque jour (sauf le premier), et que cela constitue un privilège, soit une loi privée. Or le quasi contrat qu'il signe avec les autres membres de la *brigata* suppose qu'il racontera des histoires comiques pour égayer le groupe. Or on peut constater déjà à partir de ses actes qu'il ne respecte pas toujours, qu'il ne respecte pas tout à fait, les contrats qu'il établit. Il faut donc être à l'affût en lisant ses nouvelles racontées à la fin du chaque jour, selon les termes dudit contrat, pour voir si elles sont toutes comiques, comme le veut le même contrat.

De plus, on peut se demander si ce personnage voyant et envahissant est seulement un clown, ou plutôt un fou du roi. En somme, est-il possible que le clown ait des intentions pédagogiques ? Est-il possible que le fou du roi ait un rôle politique, ou quasi-politique à jouer ? Est-il possible qu'il veuille affecter ceux, et surtout celles, qui l'écoutent ? Car il est visible par exemple que, dès le premier jour, il affecte deux femmes (Lauretta et Elissa) qui agissent comme lui, soit qui n'attendent pas d'être invitées par la reine pour raconter leur nouvelle. En somme, la transgression de Dioneo le transgresseur est-elle virulente ? Et si elle l'est quels peuvent en être le sens ?

Un dernier mot pour finir. Il y a un livre de sociologie historique qu'on pourrait lire pour mieux comprendre le personnage de Dioneo. Il s'agit de l'essai *Le Sceptre et la Marotte*, de Maurice Lever. Un mot sur le titre d'abord. Le sceptre est le symbole du pouvoir d'un roi, alors que la marotte est la copie comique du sceptre que portaient les fous du roi. Le livre de Lever examine à partir d'exemples historiques précis comment le fou

du roi a pu arriver à avoir un pouvoir psychologique (adoucir la vie soucieuse du roi) et pédagogique (rappeler quelques vérités humaines au roi), et même dans certains cas politique.

Première journée.

Je rappelle que je ne reprendrai plus le thème de chaque jour. Mais il est possible, et c'est surtout vrai de Dioneo, que le lien, ou l'absence de lien, entre la nouvelle et le thème proclamé par le monarque soit significatif.

4.

Résumé.

Lire les pages 83 et 84. « Mes amoureuses dames, si j'ai bien compris votre intention à toutes... » Le passage est important pour plusieurs raisons. La première est que Dioneo se place en toutes lettres dans la lignée des deux récits précédents, qu'il résume, en signalant qu'il s'agit dans tous ces cas de montrer comment quelqu'un d'intelligent peut se tirer d'affaire. Or il est clair qu'il continue au moins autant la tendance impie, ou anticléricale, des trois premiers récits, et pas seulement des deux premiers.

L'impie n'est pas tout à fait la même chose que l'anticléricale : on peut être anticléricale sans être impie, comme l'était mettons Luther ; on peut en vouloir à l'institution religieuse sans renier la religion en général, ni même la religion dont on critique l'institution. Et, au contraire, on peut être impie sans être anticléricale : on peut ne pas croire aux dogmes d'une religion (par exemple qu'il y a des dieux pour la guerre, pour le sexe,

pour la justice, pour la famille et pour les arts, comme les croyaient entre autres les Grecs anciens et les Romains de la république et de l'empire), mais respecter l'institution politico-religieuse qui repose sur ces dogmes. Cela est moins facile à saisir, mais c'est tout à fait pensable, et je crois une position dont l'histoire humaine est pleine.

Ensuite, Dioneo insiste sur le fait qu'il veut divertir (*dilettare*); le plaisir premier, qu'il revendique, est le divertissement, c'est-à-dire pour lui le rire. Mais surtout peut-être son récit sera le premier à être tout à fait sexuel. Il faut donc croire que le plaisir, c'est aussi le sexe, ou parler du sexe. Si on met tout cela ensemble et on résume, voici la leçon complète qu'annonce ici Dioneo: l'Église, avec sa règle au sujet de célibat, et peut-être le christianisme avec sa volonté d'oublier ou de diminuer l'influence du désir et le plaisir, est dans l'erreur.

Lire la page 84. « Aussi, s'avançant plus près d'elle, il engagea la conversation... » Le récit est vif, drôle, précis: le personnage Dioneo se révèle aussi par sa façon de conter. On pourrait le dire comme ceci: il est agréable d'avoir un Dioneo comme ami pour raconter des histoires qui seront détaillées, justes et énergiques. En revanche, le traducteur rend *volontà* par *zèle*, ce qui est drôle, mais inexact.

Lire les pages 84 et 85. « Néanmoins le moine, tout absorbé qu'il fût dans la plaisir extrême... » On a ici le cas du voyeur vu: le moine est observé, mais il observe son observateur. En même temps, on a le cas de l'homme qui doit se sortir du pétrin, et qui le fera non pas en demandant pardon, non pas fuyant, mais en trouvant un truc qui puisse neutraliser son adversaire

en colère, celui qu'il a observé. C'est bel et bien le thème que Dioneo a annoncé, mais comme on le voit bien, fiché dans le thème de la religion.

Lire la page 87. «L'abbé, qui était habile homme, comprit très vite que l'autre non seulement...» L'essentiel à faire avec ce passage est de saisir comment le jeune moine se tire de sa situation difficile, voire dangereuse : il fait connaître à son père abbé qu'il sait ce que l'autre a fait et qu'il pourrait le dénoncer. Entre d'autres mots, et sur un plan plus philosophique, il prétend qu'ils sont semblables et donc que les menaces du père abbé sont sans fondement ou illogiques ou injustes, puisqu'il ne se punit pas pour une faute qu'il s'apprête à punir chez son subalterne. Au fond, les deux s'entendent : « Si tu ne dis rien, je ne dirai rien » ; et les deux tirent profit de la situation en satisfaisant le besoin qu'ils ont en commun. Qu'il le fasse pour ainsi dire sur le dos d'une jeune femme a de quoi troubler le féministe de rigueur qu'il y a, qu'il devrait y avoir, en chacun de nous, bon mâle québécois que nous sommes.

Si Dioneo est d'une façon ou de l'autre, le jeune moine, si Boccaccio se voit lui-même dans le personnage de Dioneo et donc du jeune moine, il y a là l'image d'une sorte de contrat possible entre l'écrivain et les autorités dont la clause principale est la suivante : « Je ne dénoncerai pas, ou pas trop l'Église, ou la doctrine chrétienne, mais il faut qu'on, les maîtres de l'autorité ecclésiastique, me laisse ma liberté, et surtout qu'on ne m'attaque pas. » En supposant que c'est bel et bien le cas, il y a une objection importante à faire sur le plan moral : ce contrat suppose que le mensonge est permis, que la passion amoureuse est quelque chose de si fort qu'on ne peut pas la contrôler par la religion et que, s'il

faut garder la religion d'une part et que la passion sera là aussi d'autre part, il faut trouver une sorte d'accommodation raisonnable, pour employer une expression que les Québécois connaissent bien. Si tout cela est juste (dans le sens d'exact, ou de conforme au réel), la possibilité d'écrire et de lire le *Decameron* dans une société chrétienne, avec quelques restrictions sans doute, est un exemple de cette accommodation raisonnable.

Lire les pages 87 et 88. « La nouvelle racontée par Dioneo mit tout d'abord un peu de honte au cœur des auditrices... » Boccaccio signale à la fin que la réaction des femmes en entendant l'histoire de Dioneo est un peu de honte et un peu de rougeur, d'abord, mais aussi une certaine acceptation rieuse, mais discrète. Or ces deux caractéristiques appartiennent en principe à Neifile. On serait tenté de dire que cette histoire est faite pour Neifile, ou la Neifile en chacune des jeunes femmes, voire la Neifile en chacun des lecteurs. De plus, comme il est clair, elles acceptent ce que Dioneo dit, et la vérité de ce qu'il dit, mais elles protestent que ce genre de chose ne se fait pas, ou ne se dit pas en public. On devine que le rougeur des joues et les protestations n'ont fait qu'ajouter au plaisir de Dioneo.

Deuxième journée.

10.

Résumé.

En commençant la deuxième nouvelle, il faudrait dire quelque chose qui a déjà été dit et qui se pourrait être dit plus tard, mais qu'il faut quand même dire au moins une autre fois : les histoires, presque toujours

comiques, de Dioneo portent souvent, et surtout de façon voyante, sur la sexualité. Il y a chez lui une forte et régulière apologie de la sexualité et de plus une critique des prétentions des gens purs qui veulent cacher ou nier le pouvoir de la sexualité. Or il faut savoir que Dioneo aime une des jeunes femmes présentes. Il a été suggéré que c'est Neifile. Mais que ce soit Neifile ou une autre, il faut imaginer à tout moment ce que ses histoires ont comme effet sur celle que Dioneo aime d'abord, mais aussi sur les autres femmes. Sans doute, elle peut rougir et sentir de la honte, mais peut-elle aussi se *dégêner* peu à peu, voire se dégeler.

Lire les pages 230 et 231. « ... je parle de ces gens qui, allant par le monde et s'amusant par-ci par-là... » Le passage cité prouve ce qui vient d'être proposé. Or le thème de la sexualité est présenté sous deux aspects importants. D'abord, les femmes ont des besoins sexuels elles aussi, au point qu'elles aussi sont prêtes à faire ce qu'il faut pour se satisfaire (et qu'elles y ont droit) ; on pourrait appeler cela le thème de l'égalité des hommes et des femmes en matière de désir sexuel. (Je ne suis pas sûr que Dioneo serait d'accord qu'il y a une égalité absolue, mais certes il était d'avis qu'il y a une égalité au moins relative.)

Ensuite, et c'est sans doute le point le plus important, du moins pour quelqu'un qui pense les choses tôt ou tard en terme philosophiques : le mot par excellence de la philosophie est *nature*, qu'emploie ici Dioneo. C'est le mot que les Grecs ont posé dans l'histoire lorsqu'ils ont parlé de la *phusis*, ce qui a donné par extension la physique, ou le savoir sur les choses naturelles. Donc, pour Dioneo, le désir sexuel est une manifestation de la

nature, et il a le statut de la *factualité*, laquelle est à la base de toute rationalité.

Lire les pages 231 et 232. « En effet, selon ses instructions, il n'y avait pas seulement une fête par jour... » Le comportement de ce bon Ricciardo di Chinzica est lié à deux groupes : les vieux et les religieux. Plutôt, selon Dioneo, les vieux sont en faveur de la religion parce que la religion nie les pulsions du corps, alors que les vieux n'ont pas l'énergie et la force nécessaire pour satisfaire lesdites pulsions. Cette association est blessante pour de vieilles personnes comme nous. Mais elle se trouve, comme il faut s'y attendre, dans la bouche d'un homme qui porte la racine *neo* (jeune) dans son nom. De plus, cela pourrait aussi plaire à une jeune femme qui porte dans son nom les deux racines, *file*, soit *aimer* et *nei*, soit *jeune*, et donc Neifile.

Il faut noter aussi que, d'après ce qui est dit ici, et ailleurs dans la nouvelle, ce qui motive l'action énergique du vieux Ricciardo, car il s'efforce de regagner sa femme, n'est pas le désir sexuel, mais la jalousie. Ceci est important pour plusieurs raisons sans doute. La première est qu'elle fait comprendre pourquoi cet homme qui ne peut pas fournir sur le plan sexuel tient pourtant à garder sa femme : il ne l'aime pas beaucoup sur le plan physique, mais il l'aime parce qu'elle est belle (et qu'elle paraît bien) et qu'elle lui appartient (et donc qu'il paraît bien grâce à elle). Sa passion fondamentale n'est pas sexuelle, mais financière ou politique ou esthétique-sociale. (Cela se conforme à une proposition célèbre d'Aristote au sujet de la différence entre le caractère des vieux et des jeunes.) D'une façon ou d'une autre, il faut comprendre que, s'il se moque de Ricciardo (et qui peut en douter),

Dioneo (et peut-être Boccaccio) condamne la jalousie parce que cette passion n'est pas assez physique, ou trop portée sur les choses imaginaires. Voilà pour le sens psychologique de la nouvelle de Dioneo.

Mais il y a peut-être une autre raison plus terrible. La caractéristique principale ou peu s'en faut de Yahvé, le Dieu de l'Ancien Testament, est sa jalousie. D'ailleurs, les mots français *jalousie* et *zèle* viennent du même mot grec, et les deux mots disent des pulsions fortes qui exigent que les autres se conforment à la volonté du jaloux et du zélé. Le jaloux et le zélé veulent régner seul sur un groupe, veulent que les autres (l'épouse et les amis, et les disciples) se conforment à leur commandement. En tout cas, il me semble qu'il faut lier les discours religieux de Ricciardo et sa jalousie.

Lire les pages 232 et 233. « Paganino lui, en la voyant si belle, s'estima bien loti. » Le récit est bien figolé et drôle comme seul Dioneo peut en inventer. Mais il faut remarquer aussi qu'il est profond : Paganino da Mare (le petit païen de la mer, selon son nom, et non le grand chrétien de la terre) a deux moyens de séduire la femme : il lui donne du plaisir et donc satisfait son corps, mais aussi il lui donne de l'honneur (il la traite comme sa femme légitime) et donc satisfait son cœur.

Il serait agréable, mais trop long de faire entendre les obscénités nombreuses que Dioneo met dans la bouche de la belle Bartolomea : il y en a au moins 20. La plus drôle est peut-être quand elle dit qu'elle vit dans le « péché mortier » (*in peccato mortaiio*) et qu'elle aime cela. Le point le plus important est sans doute qu'au milieu de tous ces jeux de mots, il y a des allusions constantes à Dieu et à la religion : si Ricciardo utilise la religion pour justifier son comportement ou son

inactivité, Bartolomea ne fait pas qu'accepter le sexualité ou affirmer son désir sexuel ; elle rejette la religion, ou elle s'en moque, en autant qu'elle est un obstacle à ce désir. Elle fait l'inverse de son époux légitime. Il faut conclure, semble-t-il, que Dioneo tient à ce que ce soit une femme qui parle : l'histoire ne serait pas aussi drôle, ni aussi touchante, si tous ces jeux de mots se trouvaient dans la bouche du pirate page Paganino. Or il faut tenir compte, comme toujours, des auditrices qui sont les premières concernées par le récit de Dioneo, et qui, on le devine, sont les plus intéressantes pour lui. En tout cas, il semble qu'une femme qui serait assez pieuse serait choquée par les propos de Bartolomea, mais qu'une femme qui a déjà tendance à critiquer la religion, mettons une gibeline, serait pour ainsi dire sympathique à ses obscénités.

Troisième journée.

10.

Résumé.

Lire la page 335. « peut-être même, en l'apprenant, pourrez-vous sauver votre âme ... » Encore une fois, il s'agit pour Dioneo de lier ensemble le pouvoir de l'amour ou du désir sexuel (et donc de l'amour) et la critique du christianisme. Ici, il s'agit d'une femme jeune (elle n'a pas quinze ans), et donc innocente qui ne connaît ni la sexualité ni la religion, mais qui mêle tout, qui mêle tout faut-il ajouter, parce qu'on a eu intérêt à tout mêler dans sa tête, et son cœur.

Aussi, en un sens, le personnage de Rustico est le plus important de ce récit. En tout cas, on voit qu'il n'est pas bien éduqué, comme le suggère son nom, mais qu'il

est assez rusé pour profiter de la jeune fille. Cela donne des passages d'un comique terrible, à la fois tout à fait impie, au point d'être scandaleux et diabolique, et irrésistible. On faut en proposer au moins un pour illustrer, sans doute à sa conscience défendant. Lire les pages 338 et 339. « Ainsi donc la jeune fille, en invitant souvent Rustico... »

Mais c'est avec la fin du récit que Dioneo fait comprendre en toutes lettres ce qu'on pouvait deviner. Lire la page 340. « Puis se redisant la chose l'une à l'autre par la cité, elles la réduisirent à ce dicton courant... » Le jeune homme a l'intention d'enseigner en racontant son histoire; certes, il se moque des prêcheurs, mais il montre qu'il vise non seulement à *communiquer* avec une jeune femme, mais encore à faire la leçon à toutes les femmes. Pour le dire autrement, ce récit a un sens, et donc a un but pédagogique, et un but pédagogique général, voire universel.

Surgit alors la question de la fidélité de Dioneo: s'il enseigne à toutes les jeunes femmes présentes, il est possible qu'il ne soit pas bien fidèle à celle qu'il aime et qui l'aime en retour. Pour le dire d'une autre façon, il est possible que ce prêche final trouble la jeune femme qui est aimée par le jeune homme, en supposant qu'elle veuille que Dioneo soit son amoureux à elle seule. Ce qui est assez probable. Mais je suggère en contrepartie, qu'il y a là peut-être une ruse de Dioneo: en enseignant à toutes les femmes, il se trouve pour ainsi à cacher la personne qu'il aime de fait, en ménageant ainsi sa susceptibilité au jugement des autres, et si elle est une personne qui se gêne facilement, elle doit lui en savoir gré.

Sixième semaine

Dioneo III

Au Mitan.

Nous voilà au Mitan. Je suppose que vous connaissez la route du Mitan à l'île d'Orléans qui va de Saint-Jean à Sainte-Famille en passant par le milieu de l'île. Quand j'arrive à la sixième semaine d'un cours, je me souviens toujours de ce chemin. Ne serait-ce que parce que ce souvenir me console et me fait croire que j'y arriverai encore une fois, soit à finir l'odyssée intellectuelle que j'ai entreprise sans prudence.

Iconographie.

Comme à chaque semaine, voici une brève présentation d'images, de peintures qui rappellent le *Decameron*, et qui, je l'espère, font plus qu'illustrer ma passion pour la peinture : j'espère qu'elles aident à mieux lire le texte, et ainsi à mieux réfléchir aux questions philosophiques que Boccaccio met en scène dans les nouvelles qu'il fait raconter par ses personnages.

Une des choses qui devient tout à fait claire avec le personnage de Dioneo est l'intrication et l'opposition du thème de la religion chrétienne (et de la vision de la vie humaine dont elle est porteuse) et de celle de l'apologie de la nature ou de l'amour ou de la sexualité. Il est certain que Dioneo n'est pas le seul narrateur qui associe ces deux thèmes, mais il est celui qui le fait de la façon la plus visible, voire de façon voyante ou bruyante. Or il est facile de montrer des images peintes et sculptées, différentes et même opposées, de la

femme admirable, telle que pensée et proposée aux humains. C'est ce que je ferai ce matin.



La première image proposée aujourd'hui est celle de ce qu'on appelle Notre-Dame-des-Sept-Douleurs. – Il y a un village au Québec qui porte ce nom extraordinaire ; mais je ne sais pas si dans l'église du village on a une image de cette version de la Vierge. – En revanche, je sais que ces images existent, parce que j'en ai vu quelques-unes. Celle-ci se trouve à Bologna, sur la Strada Maggiore, qui va de la Porta Maggiore au centre historique, et donc à la Piazza Maggiore. Cela se trouve dans une église assez ordinaire, Santa Maria dei Servi. J'étais entré tout dernièrement en me disant qu'il n'y aurait rien de bien intéressant à voir, mais j'étais curieux. Et dans une chapelle près de l'entrée, dans la pénombre, j'ai vu cette merveille.

Je ne connais pas le nom de l'artiste. Mais j'aime bien la couleur sombre de la robe *drab* de la Vierge, qui contraste si fort avec le survêtement magnifique, et avec les angelots en haut et en bas, ainsi que le travail fou du cadre en or plaqué. Tout cela rend encore plus bouleversant les sept épées (ce ne sont même pas des épines ou des glaives, mais des épées) qui transpercent le cœur de la Vierge, comment dire, qu'on a extrait de son corps pour mieux voir sa souffrance. Or cela fait partie d'un culte très développé qui entoure Marie : elle est la mère du Christ, mais elle a souffert à cause de cela. Les Jésuites, mes maîtres, vont jusqu'à dire qu'elle est la Co-rédemptrice, parce qu'elle a participé pour ainsi dire à égalité dans les souffrances de la Rédemption, ou le Rachat. En tout cas, il me semble que cette statue vaut tous les crucifix du monde. Or elle présente l'idéal féminin.



Voici une autre image de sainte. Tiziano y représente sainte Madeleine, ou sainte Marie-Madeleine. La tradition chrétienne fait d'elle une ex-prostituée qui, par amour, amour pieux s'entend, du Christ, s'est converti et, après la résurrection, après le *Noli me tangere* du Christ, est devenue une ermite.

J'aime bien l'arrière-scène sauvage et tempêteuse, ainsi que les yeux de ravissement religieux de cette Madeleine ; j'aime aussi le contenant de myrrhe, en bas à gauche, que, toujours selon la tradition, Madeleine aurait répandue sur le cadavre du Christ mort. En revanche, je soupçonne Tiziano de jouer un peu avec le personnage saint pour montrer une femme nue, mais couverte par ses cheveux sauvages d'ermite. Et pour revenir au *Decameron*, je m'imagine que Dioneo aurait préféré la deuxième image à la première.

Soit dit en passant, un des codages de la peinture de la Renaissance est que les prostituées sont rousses. Et donc les ex-prostituées aussi. Vous avez ici un exemple de la couleur des cheveux que les Anglais appellent *titian*, ou brun-or, brun tirant sur le roux.



La troisième image, toujours de Tiziano, présente une belle Vénitienne, on ne plus vêtue. D'ailleurs, elle porte le nom *Donna bella*. En regardant bien, on tombe vite d'accord que c'est la même femme qui a servi de modèle pour la Maddelena et pour la Bella. En tout cas, l'image propose une femme riche (on n'a qu'à examiner ses bijoux et sa robe), une femme sûre d'elle-même (on n'a qu'à observer son regard intense, qui affronte le spectateur : elle est vue, elle voit qu'elle est vue, et elle est à l'aise). On se dispute pour savoir si elle représente une aristocrate de la société italienne ou une prostituée. À chacun de décider pour soi. Mais quand je veux imaginer une des jeunes femmes de la *brigata*, mettons Neifile, je me sers de cette image.

Soit dit en passant, les deux peintures se trouvent presque une à côté de l'autre au Palazzo Pitti à Florence.



Pour soutenir la réflexion et en même temps se rincer l'œil, on peut examiner cette autre peinture de Tiziano, produite à la demande du même patron que pour la *Donna bella* (il s'agit du duc Della Rovere d'Urbino), soit la Vénus d'Urbino, qu'on trouve aux Uffizi à Florence. On peut se demander s'il s'agit de la représentation d'une prostituée, comme il paraît, ou d'une déesse, comme le veut le titre. Ceci est sûr : la peinture devait être offerte à la nouvelle épouse du duc. Il me semble qu'il y a une intention pédagogique.

En ce qui a trait à la lecture du *Decameron*, on peut se souvenir que le nom de Dioneo est sans doute un renvoi au nom de Venus. Et deviner que Dioneo aurait aimé la Vénus d'Urbino, et l'aurait montrée aux dames pour leur éducation.

Encore une fois, comme on peut voir, la même femme a servi de modèle. Pour ceux qui aiment ce genre d'information, elle s'appelait Angela del Moro (soit l'Ange, ou Angèle, du Noir, ou du Musulman), une prostituée très riche de Venise, et une femme que Tiziano invitait chez lui pour des festins.

Ce qui fut fait.

La semaine passée, il s'est agi d'aborder les nouvelles de Dioneo. Le processus a été lent : seules les trois premières nouvelles ont pu être examinées. Cette lenteur a comporté au moins un avantage : les trois premières nouvelles sont semblables ; elles illustrent le jeu que Dioneo installe entre l'apologie de ce qu'il appelle la nature ou l'amour, mais qu'on pourrait appeler le désir sexuel, et la critique des gens et des ensemble d'opinions et des complexes de pratiques qui refusent l'amour (il s'agit surtout du l'institution

chrétienne et peut-être de la pensée qui la sous-tend ou dont elle est l'incarnation).

En soulignant cet aspect des nouvelles (sur lequel il ne peut pas y avoir de doute, même si on peut en discuter), j'ai suggéré qu'il fallait réfléchir à l'intention de Dioneo, soit au récit cadre. Car, je tiens à le rappeler, il s'agit non seulement de comprendre les nouvelles, mais de les comprendre pour mieux comprendre les personnages du récit cadre, et donc l'interaction entre les narrateurs. Pour être plus exact encore, il s'agit de réfléchir sur le fait que Dioneo est dit aimer une des jeunes femmes et de se demander comment ses récits peuvent influencer, en bien et en mal, cet amour, voire tout autre amour que Dioneo pourrait avoir.

Par ailleurs, j'espère que chacun comprend que si, lors de ces rencontres, je propose des avis qui me semblent solides (le thème de l'amour en tant que manifestation incontournable de la nature), je propose aussi des avis qui sont très problématiques (qui aime qui ? que veut tel ou tel narrateur ?). Pour être précis, je ne sais pas si Dioneo est l'amant de Neifile. En revanche, je suis sûr qu'on peut proposer d'autres stratégies érotico-narratives ; je serai heureux d'en entendre d'autres. En somme, je crois que chacun devrait faire son propre commérage, et même que c'est utile pour mieux lire le texte de Boccaccio et réfléchir avec lui.

S'il n'y a pas de questions ou de remarques, il est temps d'aborder les autres nouvelles de Dioneo dans l'espoir de finir l'ensemble aujourd'hui. Mais les espoirs ont la mauvaise habitude de ne pas se réaliser.

**Quatrième journée.
10.**

Résumé.

Cette histoire tient encore à la sexualité, mais peu à la religion. C'est une nouveauté pour Dioneo : la sexualité (qui est rieuse ou moqueuse en raison des personnages ou du narrateur) était jusqu'à maintenant associée à une critique implicite du christianisme. Il faut ajouter d'emblée que si la religion est absente cette fois, la sexualité n'est pas bien présente non plus : si on parle bel et bien de sexualité, on n'a pas de joyeuses descriptions, ni de jeux de mots obscènes (ou presque pas). Aussi il est permis de noter ici qu'à mesure qu'on avance dans les journées du *Decameron*, l'apologie comique de la sexualité, faite par Dioneo, mais aussi par les autres, diminue, sans disparaître tout à fait.

Lire les pages 419 et 420. « Ces affligeants récits des amours malheureuses, s'ils vous ont, mes dames... » Dioneo, le transgresseur, le désobéissant, le privilégié, annonce qu'il n'aime pas le thème de la journée et qu'il veut y échapper. Il n'y a là rien de surprenant, d'autant plus que Pampinea a déjà parlé de la même façon au début de cette journée. Il faut ajouter que malgré ce qu'il dit ici, Dioneo raconte une histoire qui rentre assez dans le thème de la journée : il s'en faut de peu que l'histoire finisse mal, comme le veut Filostrato, le roi. Il n'en reste pas moins que Dioneo échappe à la contrainte de Filostrato, et qu'il le fait en toute légalité, et qu'il s'en félicite.

Il y a au moins deux autres aspects à souligner à cette histoire. Certes, l'institution religieuse n'est pas critiquée par Dioneo, mais on ne peut pas en dire

autant de l'institution judiciaire. Sa nouvelle montre que le jugement juridique initial est faussé (le jeune homme avoue avoir commis un crime qu'il n'a pas commis, et ce sous l'effet de la torture); on y montre que la rectification de la situation légale est au mieux partielle parce que les juges n'apprennent jamais ce qui s'est passé dans les faits; on y montre que tout le processus juridique est faussé, parce que plusieurs témoignages sont truqués.

Lire la page 429. « Que nul ne vienne demander si Ruggiero trouva la chose agréable... » Le second aspect est que Dioneo dit en toutes lettres qu'il serait heureux de tromper un ami pour coucher avec une jeune femme n'importe laquelle; il s'identifie à quelqu'un qu'il dit être un mauvais garçon, et surtout il ne précise pas qu'il voudrait coucher avec celle qu'il aime et seulement elle. Le moins qu'on puisse dire, c'est que la jeune femme qui est amoureuse de Dioneo ne peut pas trouver ici non plus, et encore moins qu'avant, raison d'avoir confiance en son amant. Cependant, si celle que Dioneo aime est pour ainsi dire limitée par sa position sociale, comme le serait l'épouse légitime d'un médecin, il est possible qu'elle trouve cette histoire satisfaisante.

Cinquième journée.

10.

Résumé.

Lire la page 506. « Je ne saurais dire si c'est à cause d'un vice accidentel, provenant... » Encore une fois, Dioneo décrira, et défendra, des comportements malhonnêtes. Et il s'excuse d'avance de le faire en prétendant que c'est son devoir. (Il fait comme

Boccaccio l'a fait au début de *Decameron*.) Il s'assume donc, et il n'y a rien de nouveau. Mais il affirme aussi que les gens ne sont pas aussi honnêtes qu'ils prétendent l'être, et ce en général: en somme, sa critique des mensonges moraux s'étend pour atteindre non seulement les choses sexuelles, mais les choses humaines en général.

Lire la page 507. « la femme qu'il prit, jeune et plantureuse, était une rouquine ardente qui eût aimé... » Ce récit est audacieux. Il est clair que cette fois, par opposition aux autres récits, la jeune femme ne trouve pas satisfaction sexuelle, non pas parce que son mari n'a pas beaucoup de désir sexuel et se réfugie dans une excuse religieuse, ou dans une excuse médicale, mais parce qu'il n'est pas hétérosexuel, tout en feignant de l'être pour mieux paraître.

Lire la page 508. « ... tenant toujours ses patenôtres en main, elle allait gagner tous les pardons... » Par ailleurs, on a droit encore une fois à un mensonge religieux: la vieille bégueule à laquelle la jeune femme s'adresse est au fond une maquerelle. Or cette vieille femme fait une apologie de la femme en tant que différente des hommes: les hommes sont malhonnêtes sur le plan sexuel, et les femmes ont des désirs différents des hommes (ne serait-ce que parce qu'elles vieillissent autrement qu'eux); en conséquence, les femmes ont tout à fait le droit de se servir à leur goût en raison de leur différence naturelle d'avec les hommes par rapport à un besoin naturel qu'elles partagent avec eux.

Mais il y a pis encore sur le plan moral du fait que Dioneo entasse les mensonges de ses personnages. Car on a droit tour à tour au discours moral de l'épouse

puis à celui de son mari, alors que les deux sont fautifs sur le plan sexuel.

Enfin, le hasard permet à la vérité de sortir. Lire la page 515. «Ce que Pietro, après le souper, envisagea pour la satisfaction de chacun des trois...» À la fin, tous se réconcilient, et ce pour se conformer à la demande de la reine : en acceptant ce qu'ils sont, même une femme qui a du désir, mais ne peut pas être satisfaite par son époux, et un homme qui a du désir, mais qui n'aime pas les femmes, peuvent s'entendre. Mais le pire de tout est peut-être la conclusion explicite que Dioneo ajoute à son histoire et qui suggère qu'il y a eu un *trip* à trois, comme on dit, et donc que le jeune homme a eu une relation sexuelle non seulement avec le mari mais encore avec l'épouse, voire avec les deux en même temps : ce serait la morale de l'histoire, si l'on veut, mais cette morale est tout à fait immorale, sans parler que l'aphorisme final est une parodie du commandement néotestamentaire.

Dioneo chante.

Dioneo chante le cinquième jour, comme chacun des narrateurs le fait un jour donné à la demande du roi ou de la reine. Mais, même quand il est question du chant, Dioneo ne fait pas comme les autres. Il est le seul qui se permet d'offrir plusieurs chansons connues de tous (et sans aucun doute obscènes) et qui, quand on lui a interdit de chanter ce qu'il propose, enfin, chante sa propre chanson. Il faut croire que le transgresseur en soi est capable de se retenir. Mais il le fait quand il a bien montré qu'il aurait pu ne pas obéir.

Lire la page 518. «Voici que des tiens je suis devenu / Et, cher seigneur...» En revanche, la chanson qu'il

chante en fin de compte est respectable et parle de l'obéissance du désobéissant Dioneo, et de la vertu et de la grandeur de la dame qu'il aime, et du fait qu'il n'aime qu'elle et aucune autre. Peut-être surtout, sa chanson indique qu'il n'est pas sûr que son amour est connu de celle qu'il aime.

Si ce qu'il chante est vrai, cela veut dire que ce ne peut pas être Neifile, qui elle sait qu'elle est aimée. Mais, toujours pour défendre l'hypothèse proposée, on pourrait penser qu'il y a ici une ruse de la part de Dioneo : il est difficile de croire qu'il ait été tout à fait humble et silencieux face à la femme qu'il aime ; il est possible que ce qu'il prétend dans sa chanson est plutôt une ruse pour signaler qu'il sait se cacher. Un tel talent serait bien agréable à une femme comme Neifile.

Sixième journée.

10.

Résumé.

Lire la page 545. « Charmeuses dames, encore que je puisse par privilège vous entretenir à ma convenance... » Cette histoire n'a pas grand chose à faire avec la sexualité, ce qui en fait quelque chose d'anormal dans le cycle des nouvelles de Dioneo. Mais il remet à l'avant le thème de la critique de la religion, qui a été le sien bien souvent. De plus, on retrouve le Dioneo transgresseur : son histoire est tout à fait différente des autres de cette journée du fait d'être très longue, alors qu'on a produit de brefs récits à la demande de la reine. D'ailleurs, Dioneo excuse la longueur de son récit par le fait qu'on a encore plus de

temps que d'habitude parce que les autres récits ont été courts.

Lire les pages 548 et 549. « Mais Riquet Embrène, que ses désirs poussaient vers les cuisines plus amoureusement... » L'essentiel de l'histoire porte sur les tromperies du prêtre, mais il y a quand même ce passage grossier qui montre le serviteur du prêtre qui chante la pomme à une femme. C'est du pur Dioneo : ce bout de l'histoire n'a pas grand chose à faire avec l'histoire principale, mais on sent que le narrateur prend plaisir à raconter, à montrer quelqu'un de comique qui séduit par la parole. Il serait possible que Riquet Embrène est une image comique de Dioneo, et que cette image est à côté de celle du prêtre malhonnête. Si c'est le cas, on se trouve devant un exemple, un autre, d'une mise en abyme. Et comme il s'agit de Dioneo, cette mise en abyme a un ton comique et obscène.

Septième journée.

10.

Résumé.

Lire les pages 627 et 628. « Il est très manifeste que tout roi juste doit être le premier serviteur... » Dioneo est un tel transgresseur qu'il n'obéit même pas à ses propres lois ; il est un infracteur tous azimuts au point où il commet des infractions contre ces propres lois et privilèges. Les autres ont raconté comment une femme peut tromper un homme, comme le roi Dioneo l'avait demandé. Ici, il s'agira du contraire : on verra un homme qui en détrompe un autre en lui apprenant ce qui se passe dans la vie après la mort. De plus, et

Dioneo le reconnaît en toutes lettres, non seulement il déroge à sa règle, mais il mérite d'être puni en tant que transgresseur. Mais on devine qu'il s'attend ou bien à ce qu'on ne le juge pas, ou bien à ce qu'on lui pardonne sa transgression.

Lire les pages 630 et 631. « S'en avisant, quelqu'un à côté de moi me dit : " Qu'as-tu de plus que ceux... " » Or l'histoire, comme il arrive souvent chez Dioneo mêle sexualité, sexualité illégitime et critique de la religion institutionnelle. En somme, un homme qui se trouve au purgatoire pour certains de ses péchés apprend qu'au contraire de ce qu'on raconte dans les églises, un adultère n'est pas puni pour avoir fait l'amour avec la femme d'un autre. Or tel que promis, il l'annonce à son ami encore vivant. Et, Dioneo est explicite là-dessus, celui qui entend le récit en tire une leçon pratique, qui le rend plus ouvert à la sexualité illégitime. Et surtout peut-être, il reçoit une leçon qui le libère pour prendre à son ami mort l'amante illégitime qui s'était gagnée et que l'autre, par amitié, avait respectée : il apprend de son ami qu'il peut ne pas être un ami, ou plutôt que de prendre l'amante de son ami n'est pas une faute.

Cette histoire rappelle sans aucun doute les scènes de l'*Inferno* du *Purgatorio* de Dante, celles qui montrent de façon sympathique tel ou tel pécheurs. Mais on voit bien que Boccaccio, ou du moins son personnage Dioneo, n'est pas du tout respectueux de la morale chrétienne, alors que Dante l'était au moins à la surface. Ce qui conduit à une question cruciale : comment doit-on entendre l'admiration immense de Boccaccio pour Dante et son œuvre ? Ou : comment l'auteur du *Decameron*, livre impie, peut-il être l'admirateur de la *Commedia*, livre pieux ?

Huitième journée.

10.

Résumé.

Lire les pages 722 et 723 « Gracieuses dames, il est bien évident que les astuces sont d'autant plus réjouissantes... » Cette histoire est hors norme, du moins pour Dioneo. Pour une fois, il se conforme au thème : il s'agit de raconter comment un homme ou une femme trompe un autre. Mieux encore, Dioneo se conforme aux deux possibilités qui sont proposées : il montre non seulement une femme qui trompe un homme, mais aussi le même homme qui trompe la femme qui l'a trompé. Le récit est hors norme aussi par rapport aux façons de faire de Dioneo parce que s'il y est question de sexualité et de sexualité illégitime, il n'est pas question de religion.

Lire la page 735. « Découvrant donc que l'on s'était joué d'elle, Biancaffiore... » L'histoire assez longue est plutôt simple. De plus, elle se passe tout à fait dans le monde des marchands ; il est question d'affaires, de marchandises et de ruses économiques. Mais il faut sans doute signaler que Dioneo ne critique pas du tout la jeune prostituée : au fond, elle a son commerce, le commerce de son corps, et elle tire profit d'un autre avant qu'il ne tire profit d'elle par les mêmes moyens qu'elle a pris. Aucune considération morale ou religieuse n'intervient lors de ce face à face de deux marchands malhonnêtes.

Neuvième journée.
10.

Résumé.

Lire les pages 787 et 788. « Ainsi, comme vous êtes toutes très réfléchies et mesurées, et que je suis moins sensé qu'insensé... » Dioneo commence en prétendant que les obscénités qu'il raconte sont une occasion de faire éclater la pureté et la droiture des femmes qui l'écoutent. Il excuse donc ses grossièretés par une raison tout à fait différente de ce qu'il propose ailleurs, et se montre ici assez galant, voire moral. Aussi il est probable qu'en disant cela ici, il est ironique. Ensuite, il prétend qu'il y a une leçon à tirer de son récit : quand on emploie la magie, il faut respecter dans le détail le rituel qu'on applique. La morale qu'il prétend *prouver* (ou illustrer) par sa nouvelle ne vaut rien, et sa justification n'a pas de bon sens.

Lire les pages 790 et 791. « Enfin, comme il ne lui restait plus rien d'autre à faire que la queue... » La fin de l'histoire est d'une obscénité totale, avec un homme qui prend une femme comme un cheval prend une jument, et ce devant son mari. On peut même imaginer que Dioneo représente, ou presque, la bestialité, puisqu'en prenant la femme comme ça, elle est supposée se transformer en jument. Et le mari qui a tout accepté jusque là décide que le prix à payer pour que son épouse soit bel et bien une jument et qu'elle acquière ainsi une queue, que ce prix est trop élevé.

Lire la page 791 « Que celle qui en rira aussi imagine combien on a ri de cette nouvelle... ». Il y a deux choses remarquables dans ce petit bout de texte. D'abord, Dioneo semble être troublé par l'effet de son histoire.

On doit se demander pourquoi cet imperturbable plaisantin obscène est troublé ici. Est-ce parce que les femmes rient, ou est-ce parce qu'une femme en particulier rit ? En plus d'être surprenant, cela est bien mystérieux.

De plus, et cela semble plus profond et plus important, Boccaccio dit à son lecteur, ou plutôt à sa lectrice, qu'elle peut comprendre comment les femmes riaient dans le récit cadre en entendant parler Dioneo, du fait de rire elle-même en lisant ce texte. En somme, c'est en s'examinant elle-même en train de rire que la lectrice peut comprendre le rire qui a eu lieu dans le roman. Il faut s'arrêter ici, car on a l'occasion de comprendre quelque chose de crucial et d'universel au sujet de ce que les lecteurs font tous les jours, et que nous faisons à ces endroit et instant précis.

Pour saisir ce que dit Boccaccio, il faut prendre n'importe quelle phrase du livre et faire une expérience. Je prends donc la première phrase du *Decameron*, et je la lis. Et pour rendre les choses plus intéressantes encore, je la lis en italien, puis en français. Si je ne connais pas l'italien, je ne saisis pas ce qui est écrit ; mais si je connais le français, je comprends ce qu'a dit Boccaccio en lisant les mots que m'offrent son traducteur. Tout change à partir du moment où on connaît la langue et donc qu'on *construit* le récit et donc la fiction à partir des mots déjà connus.

Quand on y pense un peu, c'est toujours ce qui se passe quand on lit, que ce soit dans un récit de fiction ou dans un récit historique : quand il lit les mots et qu'il les comprend parce qu'il comprend la langue qu'il lit, le lecteur comprend une anecdote, fictive ou historique, à partir de son expérience ; quand, dans un

récit, on entend parler d'amour, ou de tristesse, ou de ruse, c'est à partir de son expérience de vie à soi qu'il peut nommer et même qui incarne les mots de la langue qu'il connaît que le lecteur reconstitue le récit et qu'il donne un sens aux mots qu'il lit de façon à produire une fiction à partir du monde qu'il connaît et nomme.

Ce qui pourrait amener à se demander comment le récit de romancier ou d'historien peut éduquer : si le lecteur met dans le récit qu'il reçoit ce qu'il connaît déjà, comment peut-il avoir l'impression qu'il apprend quelque chose, et même quelque chose qui s'ajoute à l'expérience déjà acquise ? Cela semble contradictoire : il n'apprend rien puisque c'est lui qui met dans le récit reçu ce qu'il a vécu. Et pourtant c'est toujours ce qu'on perçoit quand on lit une fiction ou un récit qui prétend être historiques : les récits semblent bien éduquer et ajouter à son expérience, alors qu'ils sont construits en dernière analyse par l'expérience de celui qui lit.

Tout cela est bien mystérieux, et encore plus mystérieux que la réaction de Dioneo. Il faut la rappeler : l'ex-narrateur est troublé, et même inquiet, en voyant la réaction des femmes à son récit obscène, qui présente une parodie de la magie, et surtout une quasi image de la bestialité. Il faut croire que Dioneo découvre le pouvoir de son récit, un pouvoir dont il ignorait jusqu'à un certain point la puissance.